

Lumières du positivisme

Un retour sur les débats épistémologiques en gestion

Hervé Dumez¹
École polytechnique / CNRS

Ne le répétez pas : le positivisme est mort depuis belle lurette. À cette nouvelle, certains, soit qu'ils persistent à s'y référer, soit qu'ils continuent à tirer sur lui à boulets rouges, pourraient bien en faire une attaque. Gardez-là donc pour vous, et surtout n'ajoutez pas : mais le programme de réflexion qu'il a amorcé, même si tout le monde sait (enfin, dans les cercles un peu renseignés) qu'il a échoué, a joué un rôle décisif dans la pensée de la science et continue de nourrir cette pensée par delà son échec. Là, des dépressions seraient à craindre. C'est pourtant ce qu'explique Jacques Bouveresse dans son dernier livre², *Essais VI. Les lumières des positivistes* :

Le positivisme logique, la dernière en date des grandes philosophies positivistes, est aujourd'hui aussi mort qu'un mouvement philosophique peut jamais l'être, mais en un certain sens, pas plus. Tous ses « dogmes » fondamentaux – le vérificationnisme, la distinction tranchée entre les propositions analytiques et les propositions synthétiques, la dichotomie observationnel/théorique, la conception des théories scientifiques comme calculs formels partiellement interprétés, l'existence d'une base de confirmation autonome, stable et uniforme pour tous les énoncés scientifiques, etc. – ont été depuis un certain temps déjà contestés, modifiés ou abandonnés, quelquefois par les survivants du mouvement eux-mêmes. Mais il a laissé un héritage important qui, comme pour tout mouvement philosophique, constitue la seule chose à prendre en considération à l'heure du bilan. (Bouveresse, 2011, p. 47)

Nous allons nous servir librement de ce livre (en espérant que son auteur nous le pardonne) pour revenir sur les débats épistémologiques qui animent les sciences de gestion.

L'empirisme, le risque de circularité et les théories rivales

Les positivistes partageaient cette idée qu'il existait une démarcation nette entre la métaphysique et la science, en ce que la science formule des propositions qui, soit sont analytiques (ou tautologiques, disait Wittgenstein), soit sont susceptibles d'une vérification empirique. Hempel a bien formulé les choses :

Le dogme fondamental de l'empirisme moderne est l'idée que toute connaissance non analytique est fondée sur l'expérience. Appelons cette thèse le principe de l'empirisme. L'empirisme logique contemporain y a ajouté la maxime selon laquelle une proposition ne constitue une assertion cognitivement douée de sens et ne peut, par conséquent, être dite soit vraie soit fausse que si elle est ou bien (1) analytique ou contradictoire, ou bien (2)

1. Je remercie Paul Chiambaretto et Marie-Rachel Jacob pour leurs remarques sur ce texte.

2. Accessoirement, c'est celle que nous avons essayé, modestement et à notre niveau d'épistémologue amateur, de défendre dans un numéro précédent (Dumez, 2010 & 2011). Marie-José Avenier (2011) avait en réponse vigoureusement défendu l'idée de paradigme constructiviste.

susceptible, au moins en principe, d'être soumise à un test par l'expérience. [Hempel Carl G. (1950) "Problems and changes in the empiricist criterion of meaning", *Revue internationale de philosophie*, n° 11 (janvier), pp. 41-63 cité in Bouveresse, 2011, p. 135]

Dans les premiers temps du Cercle de Vienne, l'interprétation donnée de ce « dogme » était très étroite : une proposition ne pouvait être scientifique que si un dispositif observationnel pouvait en montrer la vérité ou la fausseté. Ce type d'approche a été rapidement très discuté et est apparu intenable (en quoi le positivisme est mort jeune). Notons néanmoins que même les positivistes des origines n'étaient pas aussi naïfs qu'on le dit, puisque Mach a pu écrire :

Il n'y a pas [...] de recherche purement expérimentale, car nous expérimentons, comme dit Gauss, à proprement parler toujours avec nos pensées. Et c'est précisément l'échange continu et rectificateur, le contact intime entre l'expérimentation et la déduction – comme Galilée dans les *Dialogues*, Newton dans *l'Optique*, les cultivent et les exercent – qui fondent l'heureuse fécondité de la recherche moderne dans les sciences de la nature, par opposition à la recherche antique, dans laquelle l'observation fine et la pensée forte marchaient parfois l'une à côté de l'autre presque comme deux étrangères. [Mach Ernst (1903) *Populär-wissenschaftliche Vorlesungen*, Leipzig, Barth, p. 302 cité in Bouveresse, 2011, p. 38]

Popper, dans cette ligne, a expliqué que les faits, y compris observationnels, étaient construits par les théories. Du coup, il a bien montré qu'il existait un risque de circularité (Bamford, 1993) : on retrouve dans les faits les théories, puisque ce sont les théories qui construisent les faits. La question devient alors : si les théories construisent (au moins largement) les « données », comment peut-on infirmer une théorie par les données ?

Toute la difficulté est évidemment de parvenir à se représenter une autonomie relative des faits par rapport à la théorie, l'autonomie étant indispensable si les théories doivent avoir un minimum de justification extrinsèque et ne pouvant, de toute évidence, être complète, puisque l'idée d'une factualité pure, non contaminée par la théorie, est dépourvue de sens. (Bouveresse, 2011, p. 161)

Comment peut se concevoir en pratique, cette autonomie relative entre théories et faits et la gestion du risque de circularité ? Par l'existence d'hypothèses ou de cadres théoriques rivaux.

Les empiristes contemporains ont certainement tendance, d'une manière générale, à sous-estimer le fait que, pour établir l'adéquation factuelle d'une théorie, on doit la confronter de façon systématique non seulement avec un univers plus ou moins autonome de faits empiriques, mais également avec des théories rivales. (Bouveresse, 2011, pp. 162-163).

Ce que Popper avait souligné :

Les seules fins importantes du point de vue intellectuel sont : la formulation des problèmes ; les essais de solution à l'aide de théories proposées à titre expérimental ; et la discussion critique des théories rivales. (Popper, 1981, p. 28)

En gestion, cette insistance sur les hypothèses rivales plausibles (souvent trop oubliée, malheureusement) a été formulée par Campbell dans sa préface au livre de Yin (1994), et reprise systématiquement par Yin lui-même (Yin, 2012). En science politique, l'accent a été mis sur l'utilisation systématique de cadres théoriques rivaux avec le *process-tracing* (George & Bennett, 2005 ; Hall, 2006).

Au total, entre les relents de positivisme première manière qui pensent que l'observationnel pur est possible, et qu'il suffit de traiter une banque de données pour faire de la science, et le constructivisme absolu qui énonce qu'il n'y a aucune autonomie du réel, la position pratique équilibrée³ consiste à penser qu'il existe une autonomie relative des faits par rapport aux constructions théoriques et que le risque de circularité doit être géré par le recours systématique à des cadres théoriques rivaux.

Il faut revenir maintenant de plus près à l'idée qu'il existerait des paradigmes épistémologiques, le positivisme étant l'un d'eux.

Critique de la notion de paradigme épistémologique

L'idée s'est répandue en gestion, et dans d'autres sciences sociales, qu'il existerait des « paradigmes épistémologiques » antinomiques, entre lesquels le chercheur devrait choisir, notamment le positivisme (dont le faire-part de décès n'a toujours pas été publié dans le champ de la gestion), le constructivisme et l'interprétativisme.

La première remarque face à cette position philosophique est que, finalement, si certains sont inspirés par le fait de croire en un paradigme interprétativiste et que cela leur fait produire des choses intéressantes, laissons-leur cette croyance. La seconde remarque est qu'il est peut-être malgré tout temps d'épurer un peu les choses. Les deux remarques se trouvent chez Mach :

Tandis que, d'un côté, j'aimerais souligner que, en temps que *moyen* de recherche, n'importe quelle représentation est admissible si elle peut rendre des services et en rend effectivement, il n'en faut pas moins faire remarquer, d'un autre côté, à quel point il est nécessaire de temps en temps de purifier la présentation des résultats de la recherche des adjonctions inessentiels superflues qui se sont immiscées par le fait que l'on opérait avec des hypothèses. [Mach Ernst (1919) *Die Prinzipien der Wärmelehre, historisch-Kritisch entwickelt*, Leipzig, Barth, pp. 362-363, cité in Bouveresse, 2011, pp. 28-29]

Restons donc sereins (Carnap dirait : « sobres et clairs » – cité in Bouveresse, 2011, p. 128) : si le fait de penser qu'il existe des paradigmes épistémologiques dans les sciences sociales et la gestion en particulier aide certains à formuler des thèses intéressantes, pas de problème, tout au contraire⁴. En même temps, considérons cette position philosophique comme une « adjonction inessentielle superflue » pour reprendre l'expression de Mach. Nul ne doit se sentir obligé de se situer par rapport à ces « paradigmes ». Carnap peut ici nous aider à clarifier les choses, avec son approche « tolérante » (voir ci-dessous)⁵.

D'abord, ces supposés paradigmes n'en sont pas (voir Dumez, 2011). Par ailleurs, leur tort est la vieille ambition de la métaphysique classique, c'est-à-dire de se présenter comme « fondationnels », comme s'attaquant aux fondements de la démarche scientifique :

Est métaphysique la croyance selon laquelle nous pouvons espérer des réponses par oui ou non à des questions comme : « Le monde des choses est-il réel ? » [...] (Bouveresse, 2011, p. 250)

Arrêtons donc d'employer la notion de paradigme épistémologique, qui n'a pas grand sens. Disons que le positivisme (encore faut-il redéfinir le terme puisque le positivisme classique est bel et bien mort, comme chacun le sait désormais, du moins faut-il l'espérer), l'interprétativisme et le constructivisme, sont des langages.

3. Faut-il parler de « réalisme critique » ? Peut-être, mais alors au sens où Popper (1991, p. 118) emploie cette expression devenue par la suite plus obscure qu'éclairante. Ou l'on peut parler sans doute de manière plus précise d'« attitude ontologique naturelle » (Fine, 1984/2004).

4. À lire les chapitres épistémologico-méthodologiques des doctorants en gestion, se sentant obligés de pratiquer le grand écart du genre de se réclamer d'un paradigme interprétativiste tout en expliquant qu'ils ont codé leurs données et ont même pratiqué un double codage pour garantir l'objectivité de leur démarche, on peut néanmoins en douter...

5. Le débat portait sur le fondement des mathématiques. Le transposer est évidemment discutable, quoique la revendication d'« hypothèses fondamentales » ou « hypothèses gnoséologiques » (Avenier, 2011, p. 41) à la base des « paradigmes épistémologiques » nous paraisse la rendre possible.

La première question posée par Carnap, connue comme son principe de tolérance, consiste alors à savoir expliciter les règles syntaxiques de ces langages :

Nous ne voulons pas poser des interdicts, mais parvenir à des conventions [...] En logique, il n'y a pas de morale. Chacun est libre de construire sa logique, c'est-à-dire sa forme de langage, comme il l'entend. S'il veut discuter avec nous, il doit seulement indiquer clairement comment il entend procéder, et fournir des règles syntaxiques plutôt que des arguments philosophiques. [Carnap Rudolph (1934) *Logische Syntax der Sprache*, Wien, Springer, § 17, cité in Bouveresse, 2011, note I, p. 238]

Bref, arrêtez les arguments de type philosophique (quelquefois d'assez mauvaise philosophie d'ailleurs) sur le positivisme, le constructivisme et l'interprétativisme, et donnez-nous des règles syntaxiques nous montrant comment ces langages sont construits et surtout maniés (donnez-nous les règles de leur maniement). Encore une fois, pas des fondements philosophiques : comme le dit Rorty (1989/2009, p. 52), nous avons besoin d'auto-descriptions améliorées, non de pseudo-fondements philosophiques – « *[we need] an improved self-description rather than a set of foundations* ». Première chose. La deuxième étape sera alors, puisqu'on a écarté toute position philosophique selon laquelle un seul de ces langages serait vrai, de comparer la richesse et la fécondité de ces différents langages. Mais de le faire, Carnap insiste là-dessus, en contexte. Il y a des contextes dans lesquels le langage positiviste peut être supérieur, et d'autres dans lesquels il peut être inférieur en fécondité au langage dit interprétativiste. Aucun langage, même un langage qui est objectivement plus riche, n'est supérieur à un autre de manière absolue (Carnap prend volontairement l'exemple d'un langage moins riche qu'un autre, mais qui peut néanmoins être supérieur au second dans certains contextes). Tout dépend en effet des buts poursuivis, de la tâche entreprise :

Il est facile de trouver la raison de l'attitude de Carnap. C'est la reconnaissance du fait qu'un langage comme son langage I, bien que plus faible, peut rester supérieur et préférable pour certains buts, alors que le langage II est meilleur pour d'autres buts [...] La question n'est pas : « Qui dit la vérité ? » mais « Qui fait le choix le meilleur et la proposition la meilleure ? » mais même cette dernière question ne peut recevoir le type de réponse absolue qu'un philosophe attendrait probablement encore. Nous devrions également nous retenir de poser en philosophie des questions telles que « Le langage II est-il plus approprié, et doit-il être préféré au langage I ? ». Car de telles questions, hors de tout contexte, même si elles ont la forme de questions syntaxiques sur le langage et les expressions linguistiques, sont en réalité dépourvues de signification. La seule chose dont nous puissions parler d'une manière douée de sens sur un sujet de ce type est le caractère approprié d'une forme de langage donnée, ou, comme Carnap l'a dit par la suite, d'un cadre linguistique donné pour une certaine tâche. (Bouveresse, 2011, p. 250)

La notion de langage ou de cadre linguistique (expression utilisée par Carnap par la suite) convient mieux que celle de paradigme au tableau comparatif du positivisme, du constructivisme et de l'interprétativisme tel qu'il est généralement présenté (Girod-Séville & Perret, 1999 ; Weber, 2004). Les trois « postures » ne sont sans doute (au mieux) que des cadres linguistiques réglés par des règles syntaxiques différentes et ne reposent pas sur des hypothèses qui les fonderaient. Ils ne doivent pas se présenter comme des paradigmes, mais bien comme des cadres linguistiques en explicitant leurs règles syntaxiques. Par exemple : les règles syntaxiques du langage interprétativiste excluent-elles le double codage, ou le recommandent-elles mais alors, si elles le préconisent, comment ce langage se distingue-t-il des autres) ? Ou : les

règles syntaxiques du langage dit (à tort) « positiviste » excluent-elles la recherche qualitative ou compréhensive, ou non ? Pour ceux qui veulent les utiliser, il est alors important (mais cela suffit, purement et simplement) de montrer concrètement comment, pour une tâche de connaissance donnée, selon les objectifs de connaissance qu'on se fixe, tel langage appelle tel type de méthodologie ou tel autre et en quoi il peut être supérieur à un autre langage.

Les questions « Quelle est votre posture épistémologique ? » ou « De quel paradigme épistémologique vous réclamez-vous ? » sont dénuées de signification réelle. Au mieux se réduisent-elles à : « De quel langage usez-vous ? Et montrez-nous concrètement en quoi ce langage est mieux approprié qu'un autre à l'objectif de connaissance que vous vous êtes fixé ».

Références

- Avenier Marie-José (2011) "Pourquoi jeter le bébé avec l'eau du bain ? Méthodologie sans épistémologie n'est que ruine de la réflexion !", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 1, pp. 39-52.
- Bamford Greg (1993) "Popper's Explications of Ad Hocness: Circularity, Empirical Content, and Scientific Practice", *The British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 44, n° 2, pp. 335-355.
- Bouveresse Jacques (2011) *Essais VI. Les lumières des positivistes*, Marseille, Agone.
- Campbell Donald T. (1994) "Foreword" in Yin Robert K. (1994, 2nd ed) *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks, Sage.
- Dumez Hervé (2010) "Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 4, pp. 3-15.
- Dumez Hervé (2011) "Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion (2) : une réponse à Marie-José Avenier", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 1, pp. 53-62.
- Fine Arthur (1984) "The natural ontological attitude", in Leplin Jarrett [ed.] *Scientific realism*, Berkeley, University of California Press, pp. 83-107. Traduction française : Fine Arthur (2004) "L'attitude ontologique naturelle", in Laugier Sandra & Wagner Pierre [ed.] *Philosophie des sciences. Naturalismes et réalismes*, Paris, Vrin, pp. 331-372.
- George Alexander L. & Bennett Andrew (2005) *Case Studies and Theory Development in the Social Sciences*, Cambridge (MA), M.I.T. Press.
- Girod-Séville Martine & Perret Véronique (1999) "Fondements épistémologiques de la recherche", in Raymond-Alain Thiétart et coll., *Méthodes de recherche en management*, Paris, Dunod, pp. 13-33.
- Hall Peter (2006) "Systematic Process Analysis: When and How to Use It ?", *European Management Review*, vol. 3, n° 1, pp. 24-31.
- Popper Karl (1981) *La quête inachevée*, Paris, Calmann-Lévy.
- Popper Karl (1991) *La Connaissance objective*, Paris, Flammarion.
- Rorty Richard (1989/2009, 28^e ed) *Contingency, irony and solidarity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Weber Ron (2004) "The Rhetoric of Positivism Versus Interpretivism", *MIS Quarterly*, vol. 28, n° 1, pp. iii-xii.
- Yin Robert K. (1994, 2nd ed) *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks, (CA) Sage.
- Yin Robert K. (2012, 3rd ed) *Applications of Case Study Research*, Thousand Oaks (CA), Sage ■